

Robert Melançon, Jacques Beaudry

Chantal Ringuet

Number 159, Fall 2015

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/81985ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Lettres québécoises inc.

ISSN

0382-084X (print)

1923-239X (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Ringuet, C. (2015). Review of [Robert Melançon, Jacques Beaudry]. *Lettres québécoises*, (159), 54–55.

☆☆☆ ½

ROBERT MELANÇON

Pour une poésie impure

Montréal, Boréal, coll. « Papiers collés », 2015, 206 p., 24,95 \$.

Impuretés poétiques ou Fragments sur un « art en crise »

Dans ce recueil d'essais consacré à Saint-Denys Garneau, Jacques Brault, Paul-Marie Lapointe, Pierre Nepveu, Jacques Réda, Emily Dickinson et quelques autres, l'auteur propose une réflexion intime sur la poésie, « aujourd'hui un art en crise, précaire et menacé ».

Poète et essayiste de renom, Robert Melançon poursuit ici une réflexion intime en suivant les traces de poètes longuement fréquentés. L'ouvrage s'ouvre sur un constat un peu amer concernant le déclin actuel de la poésie :

Comment un art qui fut si grand a-t-il pu tomber aussi bas ? Je ne le sais pas plus que quiconque. Je peux seulement avouer que la plupart des recueils qui se publient me tombent des mains et que je n'arrive pas à imaginer que qui que ce soit veuille les lire. (p. 9)

Contre les élucubrations poétiques de tous genres, l'auteur défend une poésie authentique, c'est-à-dire impure : « J'affirmerais, écrit Melançon, qu'il n'y a de poésie qu'impure, c'est-à-dire qui ne cherche pas à se séparer des autres usages de la langue, qui se fait, tour à tour ou tout à la fois, description, récit, exposé, plaidoyer. Un poème montre, raconte, explique, argumente ou parle simplement sans autre objet que dans une conversation amicale », lit-on en quatrième de couverture. La poésie ouvre un chemin, elle se porte à la rencontre du lecteur ; ce faisant, elle inquiète et trouble à la fois. Si elle se refuse à l'agréable et à l'utile, c'est parce qu'elle obéit à deux préceptes fondamentaux : exigence et nécessité. Plus qu'un genre littéraire, la poésie « procède de l'exigence qu'un homme s'impose à lui-même de donner forme au langage par d'arbitraires travaux, et qui redit la prière de Baudelaire dans la solitude d'une chambre, « À une heure du matin » : « Accordez-moi la grâce de produire quelques beaux vers qui me prouvent à moi-même que je ne suis pas le dernier des hommes, que je ne suis pas inférieur à ceux que je méprise ! » (p. 76) « Or, interroge l'auteur, combien d'écrivains se sont-ils imposés non pas d'écrire un « beau texte », qui plaira, mais un texte nécessaire ? », suivant l'exemple de Saint-Denys Garneau : « Et comme chants : *Portraits, Paysage II*, certaines parties de *Tu croyais tout tranquille...* et encore ? / Tout le reste est pompage illégitime, verbeux et la plupart / du temps mensonger, hasardeux » (p. 21)

Parmi d'autres, de belles pages du recueil rappellent « l'étonnement » qu'a suscité chez l'auteur la lecture de Jacques Réda ; le « murmure » qualifiant le poème de Jacques Brault ; le devenir actuel du vers français tel que l'incarne Robert Marteau ; et le lien intime entre poésie et pensée chez Leopardi. L'un des chapitres les plus intéressants est, selon nous, celui portant sur A.M. Klein, poète « montréalais » par excellence.



ROBERT MELANÇON

Dans les pages vivantes qu'il lui consacre, l'auteur expose la manière dont Klein aspirait à voir dans Montréal « une nouvelle Jérusalem ». Fait à souligner, une telle aspiration s'inscrit au cœur du projet littéraire de nombreux écrivains de langue yiddish de Montréal, dont Jacob-Isaac Segal, ce poète de renom avec lequel Klein a entretenu une grande proximité littéraire – ce que Melançon, également le co-traducteur de Klein (*Le Second Rouleau*), a choisi de passer sous silence. En outre, on lira avec intérêt les pages abordant le premier recueil de Pierre Nepveu, poète que Melançon a rencontré au collège et qu'il définit comme « l'un des écrivains de sa génération les plus ouverts au monde américain » (p. 185). Sans doute faudrait-il ajouter « ainsi qu'à la diversité littéraire, sous ses formes et ses genres pluriels ».



En dépit de ses qualités incontournables, ce recueil présente une vision traditionnelle de la poésie dont la proximité avec l'enseignement du cours classique est évidente. Ainsi, on ne peut qu'être étonné de constater l'absence des femmes poètes dans cet ouvrage, à commencer par celle d'Anne Hébert. Au Québec, où celles-ci sont nombreuses et importantes depuis plusieurs décennies, cette absence semble curieuse. Que l'on songe simplement à Nicole Brossard, Louise Cotnoir, Denise Desautels, France Théoret et Louise Dupré, ces pionnières de la poésie québécoise qui appartiennent à la même génération que Melançon, et l'on constatera l'envergure de cette lacune. On note cependant la présence d'Emily Dickinson (dont les œuvres, soulignons-le, sont disponibles dans les traductions de Charlotte Melançon), à propos de qui l'auteur rappelle à juste titre que son œuvre « permet de poser avec toute la clarté souhaitable une question fondamentale [...] : pourquoi lisons-nous des poèmes ? ». Mais le chapitre consacré à Dickinson, loin d'alléger cette situation, la renforce d'une certaine manière : femme de lettres introvertie du XIX^e siècle, Dickinson appartient à une génération de femmes qui n'avaient pas accès à la parole sur la place publique, et dont l'activité littéraire secrète s'élevait en marge de la société masculine dominante. Autrement dit, on s'y intéresse aussi parce qu'elle ne menace nullement l'autorité établie.

Si la poésie est aujourd'hui mise en péril, ce n'est certainement pas faute de poètes et de voix singulières qui animent la scène littéraire. Ce n'est pas non plus faute d'initiatives, d'éditeurs et d'organismes qui en font la promotion. Et pourtant, la poésie se porte mal, affirme l'auteur : elle cherche ses lecteurs. Par-delà l'« état des lieux » qu'elle circonscrit, une telle vision de la poésie comme d'un « art en crise » ne porte-t-elle pas le reflet d'un discours qui s'érige à contresens des mouvances contemporaines, au point de rappeler l'enseignement prodigué dans les anciens collèges par les hommes d'Église ? La question mérite d'être posée.

JACQUES BEAUDRY

Le cimetière des filles assassinées*Sylvia Plath, Ingeborg Bachmann, Sarah Kane, Nelly Arcan*

Montréal, Nota bene, 2015, 152 p., 22,95 \$.

Éloge des écrivaines meurtries

Coiffé d'un titre frappant, le dernier essai de Jacques Beaudry se consacre à quatre écrivaines contemporaines d'origines et de générations différentes (Sylvia Plath, Ingeborg Bachmann, Sarah Kane et Nelly Arcan) qui ont été aux prises avec « les démons de la dépression ». Il s'agit, selon l'auteur, d'une situation qu'elles auraient cherché à exprimer, dans leurs œuvres respectives, par des images de guerre et d'oppression totalitaire, la destruction massive faisant ici écho à la détresse personnelle.

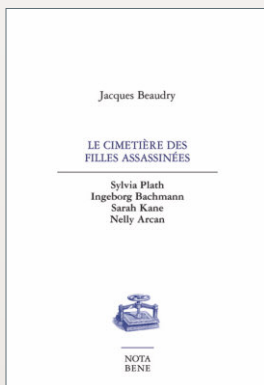
Voilà un sujet fort riche, on en conviendra d'entrée de jeu. L'auteur a le courage de dénoncer la violence et l'oppression caractérisant notre monde et dont les femmes sont, écrit-il, les premières victimes. En cela, le projet de Beaudry rappelle en partie celui de Nancy Huston dans son *Journal de la création* (1990), où l'écrivaine s'intéressait notamment à Sylvia Plath. Si Plath, Bachmann et Kane se prêtent fort bien à une telle réflexion, le choix de Nelly Arcan semble discutable. L'auteur aurait-il voulu intégrer à tout prix une écrivaine québécoise dans son corpus ?

Dans l'introduction, l'auteur postule qu'« [i]l existerait une similitude entre, d'une part, la destruction où conduit le totalitarisme et, d'autre part, la déraison qui menace l'esprit soumis au joug de la dépression. Les forces violentes capables de briser une vie intérieure ne seraient pas sans rapport avec celles qui ont bouleversé l'histoire du monde et qui secouent encore son actualité » (p. 5). Ici se profile un écueil redoutable qui hantera l'ouvrage entier : ce postulat se présente tel un *a priori* que l'auteur déplie au fil des pages et des cas étudiés. Ainsi, en dépit d'une sensibilité marquée envers son sujet et d'une connaissance fine des œuvres évoquées, l'auteur réserve-t-il à son sujet un traitement pour le moins contestable. L'analogie avec les situations de destruction massive et les régimes totalitaires est beaucoup trop rapide, souvent plaquée sur le propos — et la vie — des auteures. Par exemple, ce passage tiré du chapitre sur Sylvia Plath : « Toute femme adore un fasciste, n'est-ce pas ? Ça peut être un mari, ça peut être un papa. Ton père est né en 1885, Allemagne, là où un jour l'assassinat deviendrait une industrie d'État [...]. » (p. 32)

En l'absence de contexte permettant d'amorcer une réflexion solide qui mettrait en perspective la manière dont la violence de la guerre et du totalitarisme fait écho à la dépression des créatrices, l'auteur se heurte ici à des égarements qui adoptent diverses formes, de la généralisation à l'interprétation hâtive. « Le camp de concentration et la prison de la dépression ont ceci de commun : seul peut comprendre celui qui en a été victime. » Or, rigueur élémentaire oblige, on ne peut faire fi du contexte entourant le « camp de concentration » (déjà, en parler au singulier, cela revient à effacer les nombreuses distinctions entre les différents camps de concentration qui existèrent durant la Seconde Guerre) et ses ancrages historiques, sociologiques et culturels pour l'associer à un concept imaginaire tel que la « prison de la dépression ». Autrement dit, l'auteur tente d'établir des similitudes entre deux réalités divergentes qui appartiennent à des registres distincts et qui,



JACQUES BEAUDRY



de ce fait, ne peuvent être comparées, pas même dans un essai littéraire.

La narration au « tu », qui cherche à faire revenir les mortes parmi les vivants, rend compte d'une volonté de se rapprocher des auteures meurtries, de leur tendre la main. Cependant, elle se heurte aussi à d'importantes difficultés. Tout en donnant libre cours à une parole intimiste, l'adresse au « tu » dans chacun des chapitres donne surtout l'impression que l'auteur s'approprie la vie et l'œuvre des auteures, de manière à leur inférer des propos ou des pensées qui lui sont propres. Il aurait été intéressant d'entendre davantage les voix des auteures elles-mêmes, qui sont d'ailleurs peu citées.

Enfin, on questionnera le choix de faire des rimes tout au long du texte : « une espèce de songe comparable au rêve dans les camps de concentration quand il permettait d'entrer dans une sorte de clandestinité où se purger de l'horreur de la journée » (p. 10-11) ; « Tu réclamais un Christ pour ressusciter et c'est Barbe-Bleue qui s'est présenté. Si les mots de sa propre poésie furent le sésame qui lui ouvrit ta vie, tes ultimes poèmes capables d'exciter sa jalousie seront en contrepartie ce qui restera de toi à ton redoutable mari pour se masturber dans le vide infini que son ego aura créé autour de lui. » (p. 15) Est-ce une manière d'allégoriser les voix féminines défuntes ?

INFOCAPSULE

L'OCCQ en péril ?

L'annonce, le 30 juin dernier, fait mal : le gouvernement Couillard vient de sabrer 490 000 \$ dans le budget de l'Observatoire de la culture et des communications du Québec (OCCQ). Cela signifie une coupe de 40 % de son budget total.

La plupart des lecteurs et lectrices de *Lettres québécoises* n'ont aucune idée de la fonction et de l'utilité de l'observatoire. Par contre, les personnes impliquées dans l'industrie de la culture comptent sur ses enquêtes et sur ses statistiques. L'Observatoire porte bien son nom : il renseigne les professionnels du livre, entre autres, sur la situation « réelle » de leur industrie. Il dresse régulièrement un portrait exhaustif des ventes et des méventes du marché du livre. Ces informations permettent ainsi aux intervenants du livre d'ajuster leur tir pour rétablir la situation, le cas échéant. Sans chiffres, impossible de savoir où en est le secteur du livre. Et ce serait bien dommage... (A. V.)